

Il fallait un homme nouveau : On est allé chercher M. Fallières.

L'ŒUVRE

14, Rue Drouot
Téléphone : GUT. 02-71. BERG. 40-81
Après 9 heures : GUT. 76-83.

Directeur
GUSTAVE TÉRY

ABONNEMENTS
1 An 18 fr. 6 Mois 9 fr. 3 Mois 4 fr. 50 1 Mois 1 fr. 50

La censure est-elle là pour "blanchir" le gouvernement?

La Chambre, dit M. Léon Bailby, a donné au ministère la majorité qu'il réclamait. Mais le ministère, que des thuriferaires patentés encensent aussitôt, aurait tort de croire que...
Suivent deux lignes censurées. Si nous ne sommes pas capables de le deviner, nous ne saurons jamais ce que le ministère a tort de croire. La censure gouvernementale ne nous autorise à connaître que ce que le gouvernement a raison de penser.

M. Briand, continue M. Bailby, s'est fait gloire de se solidariser avec M. Sembat, « son collègue et ami ». D'homme à homme, c'est un geste naturel d'assister un camarade attaqué par des (censurés). Dans un débat politique où la question de la guerre est la seule qui compte, on ne voit pas en quoi la solidarité des ministres entre eux doit devenir un article de foi.

On ne voit pas non plus comment la censure a pu laisser passer cette dernière phrase, qui exprime une idée trop juste pour ne pas paraître séditieuse. *Aliquando dormitat Anastasia*, comme dit M. Sapène. Mais il y a dans ce passage un petit coup de ciseaux qui nous laisse rêveurs : par des *quoi* a bien pu être attaqué M. Sembat ?
Quand nous élevons la voix, reprend M. Bailby, on nous musèle. Quand nous demandons le changement d'un (censuré), on nous répond : Confiance, patience, victoire.

Le changement d'un *quoi* ? Même perplexité.
Est-ce l'heure de s'adonner à pareil jeu de devinettes ?
Cette façon d'entendre la censure n'est-elle pas aussi indigne de la presse que du gouvernement ?

Si on voulait bien considérer — écrit d'autre part M. Berthoulat — que, dans le moment, le salut public légitime un manquement à la « forme » politique (*vingt lignes censurées*), le pays ne risquerait pas pour l'avenir le salut dans le noir dont il est constamment menacé avec la solidarité ministérielle du temps de paix...

Mais il n'y a que la pensée de M. Berthoulat qui saute dans le blanc : il nous est rigoureusement interdit de savoir quel accroc à la « forme » lui semblait excusable pour éviter une catastrophe. Que la France périsse plutôt que le principe de la solidarité ministérielle !

Le Temps demande à son tour : « Que pourra M. Clavelle s'il n'est pas soutenu et si on ne lui donne pas les pouvoirs que l'on a promis de lui conférer ? »

Mais le Temps non plus n'a pas le droit de rechercher quels sont ces pouvoirs. C'est tout juste si, après quatre lignes de blanc, on le laisse poursuivre :

Il faut de l'action et il faut que les promesses faites soient enfin tenues. Le pays et le parlement sont remplis de bonne volonté. Le pays n'aurait pas vu avec plaisir une crise ministérielle...

Ici la censure n'a rien coupé.

...une crise ministérielle surgit dans le moment où nous sommes, et la majorité de la Chambre a très exactement rempli son devoir en accordant au gouvernement un nouveau crédit.

— Mais ?
Oui, vous attendez un *mais* ; mais il n'y a pas de *mais*, dit la censure. *Caetera desiderantur*, comme parle M. Sapène. Et l'article se termine par six lignes immaculées.

D'où il ressort avec éclat que la censure nous accorde toute licence de tourner des madrigaux à nos Excellences ; mais qu'elle s'interpose et coupe la parole à tous ceux qui s'avisent de leur adresser la plus légère critique.

Vraiment, je le demande une fois de plus, et je le demande en particulier à ceux de mes confrères qui sont victimes de pareils abus, est-ce bien *pour cela* que la censure a été créée ? La censure est-elle un instrument de défense nationale ou de défense ministérielle ?

Noter que, dans l'occurrence, nul ne songe à attaquer le ministère. La Chambre voulait pas renverser M. Briand, dit encore Bailby, pour la raison qu'elle ne saurait trop qui mettre à la place. » Ce n'est peut-être pas une raison suffisante, mais nous avons pris l'habitude de nous en contenter. « Et personne —

c'est encore l'*Intransigeant* qui parle — ne conteste les services réels rendus par M. Briand... »

Encore n'est-il pas tolérable, même en temps de guerre, surtout en temps de guerre, que la liberté de la presse soit strictement réduite au droit d'encenser et d'applaudir.

Il n'y a pas de censure qui m'empêchera d'écrire cela. Et bien que je n'aie pour l'heure aucun goût d'opposition, je me sens très capable de pousser l'audace jusqu'à rappeler qu'après tout, depuis le commencement des hostilités, nous avons changé deux fois de ministère.

Si ombrageuse qu'elle soit, la censure de M. Briand voudra bien me permettre apparemment d'ajouter qu'en somme on ne s'en est pas si mal trouvé...

Gustave Téry

Un navire allemand attaqué par un torpilleur norvégien

Christiania, 14 novembre. — D'après le *Morgenbladet*, un torpilleur norvégien a tiré dans la nuit d'un bâtiment de commerce allemand muni de télégraphie sans fil qui se trouvait dans les eaux territoriales près de Stavanger et qui refusait d'obéir aux coups de semonce. Le capitaine du torpilleur monta ensuite à bord et fit retirer les appareils de T. S. F.

A partir de demain jeudi 16 novembre les bureaux de L'ŒUVRE seront transférés : 25, RUE ROYALE

Le « respect des lois »

Chargée d'examiner un projet de résolution de M. Emile Constant concernant la Censure, la Commission de la Législation Civile et Criminelle a adopté, à l'unanimité de ses membres, un texte dont la raideur concise est vraiment significative :

La Chambre invite le Gouvernement à rappeler ses fonctionnaires de tous ordres, et notamment ceux de la Censure, au respect des lois qui proclament l'inviolabilité des correspondances privées.

N'est-il pas curieux qu'il soit besoin d'une proposition de résolution et d'un vote éventuel de la Chambre pour rappeler au Gouvernement qu'il y a des lois, et que ces lois demandent à être respectées ?

L'intéressant rapport déposé par M. Paul-Meurier sur le bureau de la Chambre, à l'appui de cette résolution, montre que ce rappel aux convenances n'est, hélas ! que trop justifié.

Un ordre ministériel en date du 12 août 1916 déclare que l'envoi par les journaux, à leurs abonnés, d'articles censurés place ceux-ci dans la même situation que s'ils n'avaient pas échappé ces articles dans leur feuille.

N'est-ce pas un régime vraiment « spécial », que celui qui assimile ainsi l'envoi d'une lettre privée et fermée à la publication ouverte et générale d'un texte ?

M. Paul-Meurier le déclare nettement : on est ici en dehors, non seulement de la loi sur l'état de siège, mais de toutes les lois, et de défendre à un directeur de journal d'écrire des lettres, sous la menace d'une suspension, c'est commettre un abus de pouvoir que rien n'excuse.

Mais il y a plus et mieux. M. Paul-Meurier expose les faits jusqu'au bout et dénonce cette pratique constante et scandaleuse : la violation du secret des lettres privées.

Le ministre, dit-il, avait pris l'engagement de mettre un terme à ces abus : « ces abus se sont audacieusement aggravés ».

De façon lumineuse, M. Paul-Meurier montre ensuite ce qu'il appelle lui-même, en un titre de chapitre imprimé en lettres grasses : *L'illégalité du contrôle postal*, et qui se termine par cette conclusion désolante : « Le Second Empire n'était jamais allé jusque là. »

Ce rapport, modéré et courageux, ne doit pas rester lettre morte. L'unanimité de la Commission en a pris la responsabilité. Et il a, d'ores et déjà, la force d'un acte d'accusation. — L'OUVRIER.

LA LEVÉE EN MASSE en Allemagne

Zurich, 14 novembre. — Dans les milieux officiels allemands, on assure que le Reichstag sera reconvoqué en session extraordinaire avant Noël pour discuter la loi introduisant la mobilisation générale civile.

L'auteur de la loi est le nouveau chef des bureaux de la guerre, le général Groener. La *Gazette de Francfort* déclare que, par suite de la levée en masse, tous les hommes capables de faire le service de campagne seront envoyés au front, les autres seraient employés à la fabrication des munitions.

Il serait également question d'étendre la limite d'âge militaire.

En résumé, toute la population entre 16 et 65 ans serait mobilisée sans distinction de sexe.

Cependant le projet n'est pas accueilli dans tous les milieux sans réserves. Dans un article que le *Berliner Tageblatt* écrit à ce sujet, nous lisons :

L'hiver prochain va être employé de tous côtés à renforcer le front militaire et à former de nouvelles armées. Mais cela ne peut se faire au détriment du front économique. Si ce dernier venait à être rompu, le danger d'une issue malheureuse de la guerre serait aussi grand que si le front militaire était enfoncé. Nous devons veiller à ce que le front économique continue à résister d'une façon aussi brillante qu'il l'a fait jusqu'ici.

Le *Vorwärts* proteste et accuse le gouvernement de faire le jeu des junkers qui veulent que toute l'Allemagne valide non seulement travaille pour eux, mais encore aux conditions qu'il leur plaît d'édicter et qui sont inacceptables.

Economie !

MONSIEUR (qui lit son journal). — Moi, je trouve ça très bien !

MADAME. — Quoi donc ?

MONSIEUR. — La circulaire de Dalimier, l'interdiction de s'exhiber dans les théâtres en habit ou en peau...

MADAME (prenant le journal et le parcourant). — Bravo ! Je voulais justement me commander une robe habillée ; j'hésitais, voilà la solution !

MONSIEUR. — Il y a trop de mufles qui manquent de goût et de tact ! Tu as vu, l'autre soir, au Français, cette dame décolletée jusqu'au ventre !

MADAME. — Pour ce qu'elle avait à montrer !

MONSIEUR. — Nous sommes en guerre, il y a des gens qui l'oublient ! Ce rappel à la décence et à la correction remet les choses au point. On pourra aller à l'Opéra sans être éclaboussé par des parvenus pour qui rien n'est trop cher. J'ai horreur des nouveaux riches, moi !

MADAME. — Peut-être parce que nous sommes restés des anciens pauvres !

MONSIEUR (pathétique). — Comment ! on verrait des gens étaler des fourrures, exhiber des perles toutes neuves, tandis que d'autres sont obligés de réduire le sucre de leur café !

MADAME. — Mais des femmes comme celles-là, si elles n'avaient pas des toilettes de cent louis, qui donc ferait attention à elles ? La simplicité, va, c'est encore ce qu'il y a de plus difficile à porter. (Elle se lève et s'apprête à sortir.)

MONSIEUR. — Où vas-tu ?

MADAME. — Chez mon couturier.

MONSIEUR. — Pourquoi faire ?

MADAME. — Pour me commander une robe, naturellement.

MONSIEUR. — Mais, tout à l'heure, tu avais renoncé...

MADAME. — J'ai renoncé à me commander une robe habillée, mais je ne veux pourtant pas aller au théâtre toute nue !

MONSIEUR. — Tu as des tas de robes de ville !

MADAME. — Mais elles ne sont pas assez simples, mon chéri ! Je n'ai pas envie de me faire remarquer. — D.

Le général Porro, vice-généralissime italien, est arrivé hier matin à Paris. Il a été reçu à sa descente du train par le commandant Perigot, de l'état-major de l'armée française, accompagné de plusieurs officiers français de liaison à l'ambassade italienne et de tous les officiers italiens actuellement en mission en France. Le général Porro était accompagné de ses officiers d'ordonnance, le colonel Timino, et le capitaine conte Sormani. Après une rapide présentation, il s'est rendu en automobile à l'hôtel Meurice.

Le général Roques à Athènes

Athènes, 14 novembre. — Le général Roques, ministre français de la guerre, est arrivé hier à Athènes. Sur le quai de la gare l'attendaient le ministre de France, accompagné du personnel de la légation, et l'amiral Dartige du Fournet, entouré de son état-major.

Le général Roques sera reçu demain par le roi.

LES SUCCES BRITANNIQUES DANS LA SOMME

Prise de Divion, Beaumont et Beaucourt

ON A DÉNOMBRÉ JUSQU'ICI PLUS DE 5.000 PRISONNIERS

Les Communiqués

FRONT BRITANNIQUE

11 heures 35

Nous avons enlevé le village puissamment organisé de BEAUMONT-HAMEL, et nous nous sommes avancés jusqu'aux abords de BEAUCOURT-SUR-ANCRE.

Le nombre des prisonniers augmente continuellement et plus de 4.000 ont déjà passé dans les centres et postes d'examen depuis hier matin.

Le combat continue.

22 heures 25

Le village de BEAUCOURT-SUR-ANCRE est tombé entre nos mains.

Le nombre des prisonniers dépasse de beaucoup cinq mille et d'autres sont encore annoncés.

Aujourd'hui, nous avons, dans une action locale, gagné du terrain à l'est de la butte de WARLENCOURT ; tous les objectifs ont été atteints et quatre-vingts prisonniers ont été faits dans cette zone.

FRONT FRANÇAIS

15 heures

Au sud de la SOMME, la lutte d'artillerie a été assez vive, pendant la nuit, dans la région de PRESSOIR.

En CHAMPAGNE, à l'ouest d'AUBERIVES, un fort détachement ennemi, qui tentait d'aborder nos lignes après un violent bombardement, a été aisément repoussé par nos feux.

Nuit calme sur le reste du front.

23 heures

Au sud de la SOMME, pendant la journée, l'artillerie ennemie, énergiquement combattue par la nôtre, a bombardé avec violence la région de PRESSOIR et le secteur BIACHES-LA MAISONNETTE.

En ARGONNI, nous avons occupé, au FOUR-DE-PARIS, un entonnoir provoqué par l'explosion d'une mine allemande.

Sur le front de VERDUN, canonnade intermittente, plus active dans les régions de DOUAUMONT et de VAUY.

Journée calme partout ailleurs.

Lorsque les troupes britanniques prirent, le 1^{er} juillet dernier, l'offensive au nord de la Somme, elles développèrent leur attaque sur les deux rives de l'Ancre à la fois.

Malheureusement, tandis que nos alliés réussirent à progresser sur la rive gauche de cette petite rivière, ils ne purent, sur la rive droite, déboucher de leur front de départ, Gomiécourt-Hamel.



Les Allemands avaient organisé en face une ligne de défense formidable jalonnée par les villages de Bucquoy, Serre, Beaumont, Beaucourt, Divion.

Depuis cette époque, les Anglais semblaient avoir renoncé à forcer l'obstacle.

Cependant l'avance entre Somme et Ancre, en s'accroissant, menaçait de constituer un saillant de plus en plus dangereux. En effet, la face nord-ouest de ce saillant, qui passait par Hamel, puis par la cote 153 au nord-est de Thiepval, et se prolongeait au delà de Courcellette, jusqu'à l'extrémité septentrionale du Sars, était très exposée aux feux de flanc dirigés contre elle de la rive opposée.

Les troupes qui l'occupaient ne pouvaient en sortir sans être immédiatement couvertes de projectiles lancés par les nombreuses batteries établies dans la vallée entre les villages de Saint-Pierre-Divion, Beaucourt, Grandcourt, Miraumont et Iles.

En présence de cette situation, la con-

tinuation de la marche vers Bapaume devenait donc extrêmement difficile, si on ne nettoyait pas la vallée de l'Ancre, et si on ne progressait en même temps sur la rive droite.

Les Anglais, après avoir longtemps attendu un temps un peu plus favorable pour engager l'opération, s'y sont néanmoins décidés hier, malgré un brouillard épais.

La bataille n'est pas finie ; mais il semble qu'elle se poursuit très heureusement.

La prise de Beaumont, sur la rive droite, à 2 kilomètres au nord de Hamel, celle de Saint-Pierre-Divion, et de Beaucourt dans la vallée, sont des gages de victoire auxquels s'ajoutent plus de 5.000 prisonniers.

Ce chiffre m'intéresse d'ailleurs au moins autant que le terrain gagné.

Général Verraux

Ce soir commencera le nouvel éclairage

Chez les commerçants

Ce soir, dès six heures, Paris offrira une physionomie nouvelle. On avait tout d'abord pensé que, suivant la lettre les instructions de la préfecture de police, les commerçants visés par la décision gouvernementale fermentaient boutique à l'heure fixée. Mais l'ingéniosité de nos concitoyens est inépuisable. Du moment que le ministre de l'intérieur leur laissait toute liberté de garder leurs magasins ouverts après six heures à la condition de ne s'éclairer ni à l'électricité, ni au gaz, ni à l'essence, ils se sont tout de suite préoccupés d'un mode d'éclairage de fortune, et nous pourrions assister, dès ce soir, à une exposition rétrospective de la lumière à travers les âges.

Les brocanteurs ont fait, ces derniers jours, des affaires d'or. Les lampes les plus démodées se sont vendues au meilleur prix. L'éclairage à l'huile se trouvant brusquement remis en vogue, tous les appareils en usage au début du siècle dernier ont été enlevés en un clin d'œil.

Beaucoup de commerçants, moins originaux, mais peut-être plus pratiques, ont cherché à se procurer des bougies. Coïncidence assez curieuse : les paquets de 500 grammes ont augmenté de dix centimes depuis avant-hier ! Et un marchand de couleurs du faubourg Montmartre nous a confié qu'en raison de l'abondance des demandes et de la pénurie de production, la hausse s'accroîtra sans tarder. Notons en passant que l'autorisation donnée par le gouvernement à l'exportation du suif a diminué les stocks de cette matière dans des proportions telles que les fabricants de bougies vont rencontrer de grandes difficultés dans leur fabrication.

L'acétylène est le mode d'éclairage qui paraît avoir retenu les préférences des commerçants. Malheureusement, le carbure a doublé de prix. Alors qu'on l'achetait avant la guerre cinquante centimes le kilo, il vaut aujourd'hui un franc dix. Encore ne peut-on s'en procurer plus de cinq kilos à la fois. Depuis hier, les demandes ont été si nombreuses que l'approvisionnement au détail s'est épuisé rapidement. Il y a lieu de craindre qu'on ne puisse pas en trouver la semaine prochaine, l'armée absorbant toutes les quantités disponibles avant même qu'elles soient mises dans le commerce.

Exportation d'or par film spécial

Le cinéma américain

Du jour où ils n'ont plus eu la facilité de faire émigrer nos capitaux français à l'étranger, grâce à des émissions d'Etats américains ou tures, certains de nos banquiers se sont trouvés fort embarrassés. Que faire ? En France, à quelques exceptions près, le banquier ne veut être qu'un agent de commission. Jamais ne lui viendrait la pensée de commander une invention ou une industrie française. Il préfère placer l'argent de ses clients dans des mines espagnoles ou guatémalquaises. Heureusement, un monsieur, muni d'un permis de séjour, comme neutre, bien qu'il ait dirigé, en 1913, une grande société d'assurances germaniques, veillait. Grâce à lui, les capitaux français vont continuer en temps de guerre à émigrer, par delà les monts et les eaux.

En eket, en ce moment viennent da

se former plusieurs consortiums (ou consortia) constitués dans le but d'exploiter en France un certain nombre de films américains et autres.

Nous désirerions savoir combien d'associations semblables se sont formées à l'étranger pour exploiter des films français ! et quels films ? Car, au vrai, nous ne serions pas plus fiers de constater le succès, par delà nos frontières, de certaines inepties françaises.

Ce qu'est devenu le cinéma

Le cinéma, qui semblait devoir se borner à donner quelques spectacles plastiques, comiques ou géographiques, prétend, actuellement, tout embrasser. Après avoir repris à l'Ambigu qui les négligeait les leçons pratiques de cambriolage et propagé les dernières découvertes dans l'art de donner un croc-en-jambes, de dynamiter un coffre-fort ou d'étrangler un passant, il se hausse jusqu'à l'enseignement de la noce mondaine et crapuleuse, à Paris, à Naples ou à Séville. Pourtant ce genre de spectacle paraissait devoir offrir une carrière moins audacieuse. Et les cinémas qui méprisent les cours d'assassinat et les films de fétards et de bouges n'en sont pas moins fréquentés. Malheureusement, le film à grand spectacle, le film à réclame est d'ordinaire un film policier, et un film importé. Et quand nous nous mêlons de créer un film français, nous copions l'étranger ! Nous n'osons pas imposer notre goût, nous n'osons pas faire appel aux auteurs qui seraient capables d'imaginer une intrigue originale, amusante et propre. Quel sera le Dumas du cinéma ?

Des films français, s. v. p.

De quels noms, en dehors des adaptations de chefs-d'œuvre qu'il eût mieux valu respecter, sont donc signés nos films ? Qui donc connaît les auteurs que nous exportons ? Et si le cinéma reste condamné à ne pas reproduire l'essence même du génie français, le texte écrit ou parlé, du moins que l'affabulation puérile et naïve de l'intrigue ne donne point aux autres nations le reflet d'une cervelle de petit nègre.

Nous avons d'admirables metteurs en scène, de grands comédiens, des artistes belles ou jolies qui imposent encore leurs toilettes au monde ; nous habitons un pays dont les sites gracieux ou superbes, les monuments, les fleuves, les îles et l'histoire offrent à l'admiration universelle les plus hauts exemples. Et, lorsque nous voulons faire accourir les foules au cinéma, nous croyons indispensable de grouper quatre banquiers et d'introduire chez nous des films germano-yankées ?

En ce moment, autour d'un film représentant la vie de Jésus et sa mort, tourné en Palestine à la veille de la guerre, s'agitent mille ambitions ! Il n'est presque plus de directeur qui ne rêve de supprimer son répertoire dramatique pour le remplacer par du cinéma et qui, en attendant, ne se croie autorisé à réduire les cachets de ses interprètes ! Tel directeur ne songe guère qu'à obtenir le monopole d'un grand film étranger et n'a nul souci de savoir s'il ne pourrait pas avoir mieux chez nous...

Dans le monde spécial des gens d'affaires du théâtre, il n'est question que de ce que peut rapporter tel ou tel film étranger.

Quand donc cesserons-nous de préférer en tout, la commission à la création ?

Le jour où les gens d'affaires et de finances seront tous français, le jour où ce ne seront plus les « permis de séjour » qui brasseront les meilleures affaires de spectacles comme les autres... François Lebon

Le mauvais exemple cinématographique

Troyes, 14 novembre. — Aujourd'hui ont comparu devant le tribunal correctionnel de Troyes treize prévenus inculpés dans la retentissante affaire dite de la « Bande des Z », dont le chef était un jeune apâché âgé de 17 ans, pour lequel le procureur n'a pas hésité à demander le maximum de la peine, soit cinq années de prison.

Tous les membres de cette fameuse bande sont mineurs, et fréquentaient assidûment les cinémas. Ils devaient posséder la carte postale et le mouchoir rouge de la « Main qui étreint », avec des armes telles que revolvers, nerfs de bœufs, casse-tête. De nombreux méfaits ont été retenus à leur actif. Le quartier bas de la ville de Troyes a été entièrement terrorisé par leurs attaques nocturnes et leurs vols.

Le procureur de la République, ainsi que les cinq défenseurs, ont fait le procès des romans et des films policiers qui leur avaient donné le mauvais exemple.

Le chef de la « Bande des Z » a été condamné à trois ans de prison ; deux de ses acolytes subissent une peine de deux ans ; les autres seront enfermés dans une maison de correction jusqu'à leur majorité.

Le roi d'Espagne et le Conseil de l'Ordre

Le conseil de l'Ordre des avocats à la Cour de Paris, réuni sous la présidence du bâtonnier Henri-Robert, a adressé une supplique à S. M. le roi d'Espagne pour lui demander d'intervenir en faveur de tous les Français et Françaises qui viennent d'être déportés du Nord de la France au camp d'Holzminden.

Le conseil a été particulièrement ému de la triste situation de MM. Guichard, bâtonnier de Lille, Godron, avoué à Lille, Dassonville, premier président de la Cour de Douai et des autres magistrats de la même Cour.

On sait que c'est déjà sur la prière du conseil de l'Ordre et de son bâtonnier que S. M. Alphonse XIII obtint la mise en liberté de M. Theodor, l'héroïque bâtonnier de Bruxelles.



Chez les Orthoptères

Lors de la dernière séance de la Société Nationale d'Acclimatation, M. l'abbé Foucher, qui est un de nos entomologistes les plus distingués, a fait une conférence sur le sujet suivant : Formation des sexes à volonté, chez les carausius (orthoptères).

Où, vous saluez... Vous vous demandez à quoi songe ce savant abbé qui, en temps de guerre, s'occupe de la reproduction des carausius, au lieu d'inventer une nouvelle poudre à canon pour la destruction de ses semblables.

Réfléchissez un peu. Vous ne connaissez pas particulièrement le carausius ; mais vous savez ce que sont les orthoptères.

C'est une famille, une sale famille, dont les principaux représentants sont la sauterelle, qui fut une des plaies d'Égypte, et la « blatte » (alias cafard), qui a plutôt une mauvaise presse à l'heure actuelle.

L'abbé Foucher a trouvé le secret de la formation des sexes, à sa fantaisie, chez les orthoptères. Supposez qu'il persuade les sauterelles de ne plus avoir que des filles et les cafards de ne plus produire que des garçons. Ce sera, à notre bénéfice, la fin du monde pour les sauterelles et pour les cafards.

Cependant, il ne faut pas aller trop loin et, remontant des insectes aux mammifères, appliquer à l'espèce humaine la découverte de l'abbé Foucher.

Elle nous mènerait à de fâcheuses erreurs sociales.

A l'heure actuelle, dans un bel élan patriotique et poussés par le seul souci de la défense nationale, nous ne voudrions produire que des garçons... Car seuls les hommes sont bons à quelque chose, étant seuls-bons à faire la guerre.

Mais dans vingt ans, dans trente ans, cette surproduction masculine aurait des suites fâcheuses pour les produits. Et puis, je vais peut-être vous dire une énormité, mais rien ne nous garantit que dans vingt ans on continuera à se battre.

Il vaut mieux laisser faire la Providence... Je suis certain (et M. l'abbé Foucher est de mon avis) que les voies mystérieuses de la Providence sont plus sûres, en définitive, que la prévoyance des hommes.

ZETTE.

Compétences

On a fait des gorges chaudes en lisant au Journal Officiel la nomination comme membres du comité consultatif de la batellerie de M. Pierre Baudin, définitivement malade, et de M. Paul Painlevé qui est (apprenons-le à M. Sembat) membre du même gouvernement que lui-même et par conséquent indisponible.

Mais voici que le ministre de l'Agriculture vient de désigner les membres de la commission de culture mécanique, et qu'il trouve-t-on ? Des agriculteurs ? Des mécaniciens ? On y trouve M. Toutée, qui est général ; M. Pralon, qui est vice-

président du comité des forges ; M. Robert Pinot, qui est secrétaire général du comité des forges.

Passé encore pour le général Toutée qui, naguère, au Maroc, a pu assister à quelques essais de motoculture.

Mais Pralon ? Mais Pinot ? Les forges assurent donc l'omnicompétence ?

Mais voilà M. Fallières président du « Conseil national des économies ». A la bonne heure ! cette fois, c'est bien un spécialiste : M. Fallières va nous apprendre à « nous mettre la ceinture ».

Economies (uite)

Au ministère des colonies ont émigré certains services dépendant du ministère de la guerre : ravitaillement, fourrages, chantiers militaires, etc.

Les auxiliaires faisant partie de ces services se trouveraient fort bien dans les locaux du ministère des colonies s'il n'y faisait pas si chaud. L'hiver administratif y bat son plein ; réglementairement, une certaine quantité de charbon doit être consommée chaque jour.

Et, quand les auxiliaires se plaignent, il se trouve toujours un chef de service pour répondre :

— S'ils ont trop chaud, ils n'ont qu'à ouvrir les fenêtres !

On devrait tenir compte du fait que ces auxiliaires, émigrés de la rue Saint-Dominique, ne sont pas tous nés aux colonies et habitués à une température tropicale.

Quant à la cherté et à la rareté du charbon, ce sont évidemment des considérations qu'on n'a pas cours dans le domaine administratif.

Triste !

On lit dans le Petit Niçois :

On nous signale la situation lamentable d'un brave petit poilu, Gaspard Granier, qui, atteint de fièvre paludéenne contractée pendant un séjour à Salonique, a été évacué en France et se trouve actuellement hospitalisé au Cap-d'Ail.

Le malheureux qui, lors de son évacuation, était vêtu d'un uniforme khaki très léger, est toujours porteur de la même tenue. Il manque complètement de sous-vêtements et le pauvre poilu serait heureux, au seuil de la saison hivernale, d'être moins sommairement habillé.

Nous signalons son cas à nos lecteurs et lectrices charitables, avec l'espoir que l'un d'entre eux voudra bien venir en aide à cette infortune particulièrement intéressante.

Ainsi c'est aux personnes charitables que notre Intendance laisse le soin d'habiller nos poilus pour l'hiver...

La fermeture hebdomadaire des théâtres

M. Malvy, ministre de l'Intérieur, a reçu hier matin M. Alphonse Franck, vice-président de l'Association des directeurs de théâtres de Paris.

M. Alphonse Franck a obtenu du ministre que la mesure concernant la fermeture des théâtres un jour par semaine soit appliquée à partir de lundi prochain 20 novembre.

M. Franck doit également rencontrer incessamment M. Laurent, préfet de police, pour prendre avec lui diverses dispositions concernant les questions d'économie dans l'éclairage des théâtres.

Fraternité franco-italienne

Le jour où le marquis Salvago Raggi, ambassadeur d'Italie en France, présente ses lettres de créance au Président de la République, le général Porro, sous-chef d'état-major général de l'armée italienne arrive à Paris. Il nous plaît de souligner cette coïncidence ; il n'est pas de meilleur commentaire que la présence du général aux parloirs de confiance cordiale qu'ont échangées à l'Élysée l'ambassadeur et le Président.

Le marquis Salvago Raggi, qui est un ami éprouvé de la France, possède une personnelle expérience des questions méditerranéennes ; il a fait apprécier très vivement ses qualités de droiture et de tact au Caire, où il sut régler, l'an dernier, avec le gouvernement anglo-égyptien une coopération délicate contre les manœuvres des Senoussistes, poussés par l'Allemagne. Quelques années auparavant, lors de l'insurrection des Boxers, il représentait l'Italie à Pékin, où il s'est initié aux problèmes complexes de la politique extrême-orientale qui intéressent si vivement aujourd'hui plusieurs des nations alliées.

Une nouvelle fraternité d'armes, disait hier l'ambassadeur au président, est venue resserrer les liens qui déjà rattachaient nos deux nations. Au cours de la guerre glorieuse qui ouvre l'ère de l'unité et de l'indépendance italienne, la France s'est trouvée à côté de sa sœur latine pour la défense d'un idéal de liberté et de justice... L'œuvre héroïque déjà accomplie par tous les Alliés nous donne la confiance absolue dans la victoire finale.

Et, dans sa réponse, M. Poincaré s'exprimait ainsi :

Comme vous, Monsieur l'ambassadeur, le gouvernement de la République est décidé à resserrer de plus en plus une alliance que la nature et l'histoire ont préparée et qui répond aux sentiments profonds de nos deux pays.

A la coopération militaire et à la fraternité d'armes succéderont, je n'en doute point, une collaboration économique et une intimité intellectuelle, d'où l'Italie et la France tireront toutes deux, dans l'avenir, des avantages moraux et des profits matériels.

C'est à cette œuvre essentielle que vous allez travailler dès demain, Monsieur l'ambassadeur, en prenant part aux nouvelles conférences des gouvernements alliés.

Nous sommes heureux de saluer le marquis Salvago Raggi, au moment où l'évolution de la guerre européenne laisse prévoir que l'action italienne va se développer, en accord étroit avec les autres puissances de l'Entente. Il n'est pas indifférent que le représentant à Paris de la grande nation latine, alors que les Alliés doivent tendre tous les ressorts de leur association, connaissance, autrement que par des livres ou des consignes de bureau, les conditions de la vie sociale et politique dans le monde du Levant.

Louis Bacqué

Vers l'esclavage

Le Havre, 13 novembre. — Le gouvernement belge a remis aujourd'hui aux puissances alliées et neutres une note protestant contre le travail forcé et la déportation auxquels l'autorité allemande soumet la population belge.

Les dernières informations parvenues de la Belgique occupée confirment des faits nouveaux auxquels le gouvernement du roi se refusait à croire. Ils révéleront la con-

science publique dans tous les pays où la culture du droit est en honneur.

Un arrêté du grand quartier général allemand du 3 octobre dernier a soumis au travail forcé tous les Belges capables de travailler et tous, par suite de manque d'ouvrage ou de tout autre motif, seraient tombés à la charge d'autrui. Le gouvernement belge ayant appris que le recensement des chômeurs s'exerce sur tout le territoire occupé craint que les déportations ne s'étendent bientôt à toutes les provinces.

La Gazette de Cologne, dans un article que les journaux paraissant en Belgique ont reçu l'ordre de reproduire, justifie cette mesure par la nécessité de combattre l'oisiveté, mère de tous les vices.

Abominable et féroce ironie.

Courrier d'Allemagne

Le compromis compromis

On sait qu'avant la guerre les Hongrois ne goûtaient guère les Autrichiens. Depuis la guerre, les rapports se sont un peu arrangés, grâce à la germanophilie des uns et des autres. Tisza faisait des concessions à l'Allemagne et Sturgkh en faisait à la Hongrie. Tous deux, sous la direction du même chef d'orchestre, finissaient par jouer à peu près d'accord.

On était ainsi arrivé à un projet de renouvellement du compromis austro-hongrois qui valait ce qu'il valait, mais qui avait cet inappréciable avantage d'avoir été accepté par les deux ministres.

Il semble bien que le docteur von Kerber doive être moins complaisant que son prédécesseur Sturgkh. Nous avons déjà fait allusion au vieux conflit qui existait entre Kerber et Tisza. Les journaux nous avaient bien annoncé qu'avant d'accepter le pouvoir Kerber avait eu un entretien avec Tisza, ils en concluaient qu'un accord avait dû intervenir. Il apparaît aujourd'hui que cette conclusion était prématurée. Que ces messieurs aient causé, c'est certain ; qu'ils se soient entendus, c'est on ne peut plus douteux.

La Hongrie, pays agricole, soumis au tarif des prix maxima, n'a vu augmenter le taux des denrées qu'elle vend que de 30 à 38 0/0.

L'Autriche, pays industriel et patrie prédestinée de la spéculation, a vu augmenter le prix de ses produits manufacturés dans la proportion de 400 à 500 0/0.

Dans ces conditions, les échanges entre les deux pays présentent des complications singulières. Les aysans hongrois sont indignés d'échanger leurs produits agricoles à peine majorés contre des produits industriels désormais ruineux. Aussi entendent-ils leur blé, et, si l'on en croit les déclarations de certains nobles terriens autrichiens, ils nourrissent leurs porcs avec leur lait et graissent les roues de leurs chariots avec leur beurre, plutôt que de vendre l'un et l'autre.

Les Autrichiens sont d'autant moins reconnaissants au comte Tisza des mesures qu'il prend pour abaisser le prix des denrées en Hongrie qu'ils n'en profitent en aucune manière. Entre le cultivateur hongrois et eux, il y a, en effet, l'intermédiaire que l'on emploie toujours en Autriche, et qui a soin, pour maintenir l'harmonie des prix, de gagner autant sur les produits agricoles que sur les produits industriels.

C'est dans ces conditions que va se négocier le renouvellement du compromis austro-hongrois. Cette négociation nous promet quelques joies. — J.

A la Chambre

Les dommages de guerre

La séance de lundi avait été une séance de bataille ; celle d'hier fut très calme. On discutait le projet de loi relatif à la réparation des dommages de guerre.

La Chambre vota d'abord l'article 11, qui a trait à l'indemnité pour les titres français et étrangers.

Puis on vota l'article 12 qui prévoit les cas où l'indemnité sera versée en espèces — notamment lorsque l'indemnité sera affectée au remplacement des objets mobiliers, ou à la reprise de l'exploitation ou de la profession.

Puis un très long débat s'engagea sur la composition des commissions chargées d'évaluer les dommages.

Séance aujourd'hui pour la discussion de la question du charbon.

Au Sénat

L'impôt sur le revenu

Séance calme. M. Ribot demande au Sénat d'aboutir au plus tôt. Il constate avec plaisir que nous sommes loin des discussions orageuses d'autrefois. M. Tournon lui-même, qui fut l'adversaire le plus redoutable de l'impôt sur le revenu, renonce à son opposition sur l'ensemble, tout en réservant son droit de critiquer et amender les détails. Pour commencer, après qu'on a achevé la discussion générale par un discours sévère, mais juste, de M. Boivin-Champeaux sur les centimes additionnels, il obtient que la suppression de la patente, décidée en principe, ne soit pas fixée au 1^{er} janvier prochain.

Le même M. Boivin-Champeaux réussit un enlèvement : les titulaires de charges et offices étaient classés parmi les commerçants ; on les reportera aux professions libérales.

MM. de la Batut et Denoix ont demandé vainement la suppression de la personnel mobilière et de la contribution sur les portes et fenêtres.

Séance demain.

CINÉMA ÉDUCATEUR



— Songez donc, mon ami, quel beau feuillet cinématographique on pourrait faire avec vos mémoires !

"L'Œuvre" Sportive

L'esprit sportif et la guerre

L'histoire du sport français n'est pas une histoire d'événements pour l'inspiration. Mais jamais sa psychologie n'a été aussi intéressante ni plus instructive. Elle a droit à une place d'honneur parmi les impendables de la guerre, surtout au moment où la question se pose de savoir si l'on réglementera officiellement si l'on militarisera ou non cette nouvelle forme d'activité, cet idéal nouveau de la jeunesse française.

J'ai assisté, ces jours derniers, à plusieurs de ces réunions dans lesquelles les jeunes clubs athlétiques discutent leur calendrier sportif, leurs finances, leurs petites affaires courantes. Déjà curieuses en temps de paix, comme exemple d'apprentissage précoce de la vie, de l'organisation et de l'administration d'un budget, ces réunions sont plus passionnantes encore à suivre en temps de guerre, comme témoignage de la mentalité militaire des sportifs.

Ces comités de clubs, hebdomadaires ou mensuels, ne comportent pas seulement, en effet, comme on pourrait le croire, des membres de dix-sept ans ou des dirigeants de cinquante, non mobilisés et qui continueraient leur petit parlementarisme sportif, de même que certaines femmes ont repris surnoisement leurs *five o'clock*.

J'ai retrouvé là aussi des poilus — et des vrais — blessés en réforme temporaire ou définitive, permissionnaires qui s'arrêtaient une soirée de famille à l'envie de revoir leur club, de même que nombre d'ouvriers ou d'employés, pendant leurs dix jours de *perme*, ne manquent pas d'aller revoir leur atelier ou leur école. J'ai même retrouvé, dans une de ces séances, un de nos plus sympathiques footballeurs, naguère prisonnier, échappé, grâce à des miracles d'énergie, aux geôles allemandes, aviateur aujourd'hui et prêt à retourner *là-haut*, et qui, après avoir vu et fait tant de choses étonnantes ou terribles, ne dédaignait pas de participer, ne fût-ce qu'en passant, aux pacifiques délibérations de son club.

Et je me disais qu'il y a là autre chose qu'une mode ou un snobisme qui se continuent. Une conception nouvelle de la vie avait, dès avant la guerre, conquis ces jeunes corps et ces jeunes âmes au point que, après tant de fatigues et d'horreurs, ils en conservent encore l'impression et qu'ils en retrouvent avec délices les rites traditionnels, matches ou seulement réunions délibératives.

Ceci est d'importance. Dans une guerre aussi longue, aussi déprimante moralement, chacun des combattants doit chercher, dans ses souvenirs d'hier ou dans ses espérances de demain, des raisons de vivre, de « tenir ». On n'a pas l'esprit tendu vers et pour la guerre — comme le laisseraient croire des chroniqueurs éphémériques — pendant tant de mois. Hors des heures où la bête humaine est tout entière occupée à attaquer ou à se défendre, il est bon que le cultivateur parle betteraves et colzas, que le bûcheron taquine l'aluminium, que l'artiste même essaie de retoucher son crayon et qu'enfin le sportif dribble son ballon.

de cuir ou continue à se passionner pour les résultats du calendrier athlétique. Cela est bon non pas seulement comme entraînement et aussi — quelque paradoxal que semble le mot — comme un repos physique, mais comme distraction, au sens pascalien du mot.

Certes, nul voile ne saurait masquer, même aux yeux des hommes les mieux trempés, ce qu'il y a d'horrible dans une telle lutte et je ne pense pas que, même chez nos amis les Anglais, la « guerre en maillot », transposition actuelle de la guerre en dentelles, puisse faire oublier totalement les abominations de la tranchée ou de la contre-attaque. Il est indéniable pourtant que, chez nous comme chez eux, la survivance en temps de guerre de l'esprit sportif des années de paix a été, pour une élite, un admirable adjuvant et un réconfort de premier ordre.

Cette espèce de franc-maçonnerie qui unissait la grande famille sportive aussi fortement qu'une religion nouvelle ne s'est pas évanouie, comme on aurait pu le craindre, devant des réalités plus brutales. Elle s'est ajoutée au patriotisme et à l'esprit guerrier de notre race comme un stimulant mystérieux et fort. Les gazettes spéciales l'ont bien compris qui — tels *L'Auto* ou *Sporting* — ont tenu un bulletin régulier du sort des sportifs aux armées. Et le grand état-major lui-même, en discutant strictement la valeur des performances de nos aviateurs, en les *homologuant*, comme l'on disait naguère dans les « grandes quinzièmes », avec une sévérité rigoureuse, éminemment sportive, a fait autant pour les susciter que la perspective des plus hautes récompenses. Le résultat net, indiscutablement repéré ou chronométré, voilà la couronne de gloire que le vrai sportif préfère à tous les lauriers, à toutes les médailles. Et presque tous nos aviateurs sont issus de ces clubs dont je parlais plus haut.

Dit-on encore que l'esprit sportif, fondé en principe sur la parfaite loyauté et sur la justice absolue, peut être, en temps de guerre, au milieu de tant de violences et d'iniquités et dans les instants où l'on se prend à douter de tout, une sorte de refuge philosophique pour les âmes bien nées.

Philosophie qui n'exclut pas l'action (nos jeunes champions aux armées l'ont bien prouvé) et qui peut même, à l'occasion, donner aussi aux victimes de la guerre cette résignation joyeuse que l'on s'imaginait être seulement l'apanage des mystiques. J'ai sous les yeux un document, étonnant dans sa simplicité, que je demande la permission de citer en partie. C'est une lettre qu'un jeune athlète, modeste prolétaire, m'écrivait récemment, à propos de la loi Chéron sur la préparation militaire obligatoire :

Ah ! vive le *cross-country* !... Courir une dizaine de kilomètres dans les bois, après une semaine bien remplie à l'atelier !... Respirer à pleins poulmons, le dimanche matin, à l'heure où la plupart des jeunes gens de mon âge sortaient du bal, avachis et tousant au moindre effort !... Et puis, cette habitude de se commander, de se dire : « Aujourd'hui, tu es mis tant : la prochaine fois, tu feras plus vite et plus aisément. » La voilà, la vraie méthode pour former des hommes !

Jolies déjà, ces lignes, écrites par un simple ouvrier. Mais attendez la fin :

Qu'on nous donne plus souvent des matches comme celui du 20^e corps, dont je suis fier d'avoir fait partie en 14, jusqu'au jour où je fus blessé et amputé d'une jambe.

Cette ode à la course pédestre, écrite naïvement, sans ombre de littérature, sans regret ni amertume, par un amputé d'une jambe, ancien champion qui se voit encore tel qu'il fut, voilà qui s'invente moins facilement que certaines pseudo-lettres du front, farcies de grands mots. Et j'ai rarement vu preuve de vitalité à la fois plus simple et plus forte.

Pour conclure pratiquement, je demande, une fois de plus, à ceux qui s'occupent de l'éducation pré-militaire obligatoire s'il ne suffit pas d'encourager le sport libre au lieu de le légiférer et si c'est une gymnastique d'Etat qui nous donnera beaucoup de « numéros » comme celui qu'on devine dans ce petit bonhomme de la classe 14, ancien champion du Tour de Paris pédestre et ex-poilu du 20^e corps...

Georges Rozet

Notez ceci :

Voici une fête d'art pur qui sera une noble œuvre de guerre. Le mercredi 22 novembre, à 4 h. 30, le jour de Sainte-Cécile, Jean de Bonnefont donnera, au palais d'Orsay, une causerie, source d'étonnement, sur la vie et l'âme de Chopin. Victor Gile, merveilleuse résurrection de Chopin, fera l'illustration de la conférence, en interprétant au piano les œuvres les plus rares du maître slave-français.

Les places peuvent être retenues dès maintenant à la caisse du palais d'Orsay et chez MM. Durand, 4, place de la Madeleine. (La recette est consacrée à l'organisation d'une fête d'art français en pays neutre.)

Le prix du gaz et les communes

La Société d'éclairage et de chauffage par le gaz plaiderait hier devant le conseil de préfecture de la Seine contre un certain nombre de communes du département.

A raison de la hausse considérable du charbon, la Société demandait soit un relèvement du prix du gaz, soit la résiliation des contrats.

Après plaidoiries de M^{es} de la Taste pour la Société et Duguin pour les communes, M. Decamps, commissaire du gouvernement, a conclu au droit de la Compagnie à une indemnité. Celle-ci, toutefois, devra lui être attribuée non sous forme de relèvement du prix du gaz, mais à titre d'expert. Et comme il est juste qu'une part du déficit reste à la charge et de la Compagnie et de la commune, le meilleur principe serait un accord à l'amiable tel que l'ont déjà accepté nombre de communes.

Le conseil a mis l'affaire en délibéré.

Artiste blessée

Mme Marguerite Merentié, la charmante artiste de l'Opéra, descendait la rue Galilée en compagnie de sa sœur, Mlle Alice Merentié, et de M. Pierre Wolff, lorsque leur voiture fut brusquement heurtée par une auto montant la rue Vernet à toute allure.

Le choc fut terrible, et Mlle Alice Merentié fut grièvement blessée à la jambe.

Hier, la 10^e chambre correctionnelle a, pour blessures par imprudence, condamné le conducteur de l'auto, M. Veyler, à un mois de prison avec sursis, 100 francs d'amende et 2.000 francs de provision, en attendant le résultat de l'expertise du docteur Soquet.

L'ALLEMAND GEISSLER EN APPEL

La chambre des appels correctionnels, sans s'arrêter aux conclusions de sursis et d'incompétence déposées par M^e Jacques Bonzon, a purement et simplement adopté les motifs des premiers juges qui ont condamné Geissler pour escroquerie.

Toutefois la peine de prison est élevée de trois ans à quatre ans. Rappelons que c'est par défaut, Geissler s'étant retiré de l'audience devant le rejet de ses conclusions.

1.728.000 œufs vont arriver aux Halles

On annonce l'arrivée, dans un de nos ports du Nord, d'un premier envoi d'œufs de Russie : 1.200 caisses, contenant 1.440 œufs chacune ; d'autres envois vont suivre. On espère que ces œufs seront mis en vente à Paris à un prix assez bas pour influencer les cours des œufs indigènes.

L'Œuvre militaire L'ALLEMAGNE va employer tous ses hommes ET NOUS ?

Lundi dernier, 13 novembre, j'écrivais cette phrase : « Nous sommes aux prises avec un ennemi qu'anime, que soutient la résolution farouche de jeter dans la lutte jusqu'à son dernier homme, peut-être même jusqu'à sa dernière femme. » Le lendemain, 14 novembre, les dépêches nous annonçaient la prochaine mobilisation civile de l'Allemagne. L'auteur du projet de loi qui va être proposé au Reichstag est le dictateur aux effectifs et à la main d'œuvre, le général Groener. La *Gazette de Francfort*, en indiquant les grandes lignes de cette mesure, annonce que tous les hommes capables de faire le service en campagne seront envoyés au front ; que les autres seront employés à la fabrication des munitions ; que, de 16 à 65 ans, la population masculine tout entière sera utilisée par l'administration militaire d'une façon ou d'une autre ; que les femmes elles-mêmes vont être « invitées » à offrir leurs services « pour le salut de la patrie ».

C'est la levée en masse, qui utilisera chacun dans un but de guerre. Comprendront-ils maintenant le caractère de cette lutte, ouvriront-ils enfin les yeux, ceux qui sont partisans du laisser-faire, du voir-venir, et de la théorie du moindre effort ? Comprendra-t-on enfin qu'il est fou de laisser à l'arrière, à l'intérieur, des hommes en âge et en état de combattre, lorsqu'ils pourraient être, après préparation préalable, remplacés par des hommes incapables au combat ? C'est ici toute la question des effectifs qui est en jeu, et la question des effectifs présente une importance égale à celle du matériel : ce sont les deux piliers sur lesquels se bâtit la victoire ; si l'un craque, tout l'édifice s'écroulera. C'est ce que comprennent les Allemands ; et c'est pourquoi ils veulent se faire délivrer les pouvoirs nécessaires pour incorporer dans les effectifs de guerre et des industries de guerre tout homme qui n'est pas un vieillard débile, tout adolescent, toute femme. En présence de cet effort immense, laisserons-nous, nous autres, des quantités d'hommes de 20 à 35 ans dans des emplois de l'arrière ou de l'intérieur ?

On nous dit qu'ils sont indispensables. C'est faux ! Leur emploi est indispensable, non leur personne. Préparez d'autres occupants à ces emplois, vous en avez le temps. Cessez de vous mettre dans la tête, à chaque automne, que la guerre finira au printemps suivant ; à chaque printemps, qu'elle sera close à l'automne qui va suivre. Cessez de le penser, et surtout d'agir en conséquence. Préparez toutes choses comme si la guerre ne devait jamais être terminée : il n'est pas d'autre moyen d'y mettre fin !

Faites, dans toutes les fonctions civiles qui retiennent, qui accaparent des militaires, un tri compétent, sincère, loyal. Confiez ce tri à des hommes que leur caractère mette au-dessus de toute influence, de toute sollicitation ou menace, de toute intrigue. Réservez les emplois pour lesquels il faut une très longue adaptation, une préparation qui dure des années. Les titulaires de ces fonctions-là, laissez-les à part, et n'y touchez pas. Mais les autres, mais la multitude des autres fonctions, préparez-vous à en changer les occupants. Créez, multipliez les écoles qui éduqueront des ouvriers, des fonctionnaires, des chemins des services centraux, des services commerciaux. Et puis, peu à peu, vous

instituerez ce double courant qu'il faut bien établir un jour, sous peine de compromettre le résultat final : le retour dans les écoles professionnelles, puis dans les emplois de l'intérieur, des hommes incapables ; l'exode au front des hommes aptes au combat. C'est sur ce courant-là que voguera la barque de la victoire. Actuellement, elle s'agite sur un lac dans lequel tournent en rond toujours les mêmes, ceux qui se font perpétuellement tuer. Si vous voulez abattre l'ennemi, ouvrez les écluses. Il les ouvre en grand, lui ! Il n'est que temps de l'imiter !

Mortimer-Mégrot

RÉPONSES

En raison de l'abondance croissante des demandes de renseignements militaires, il ne pourra être répondu, à l'avenir, qu'aux lettres comportant une page au maximum. Toute demande de renseignements peut être rédigée sous une forme concise, et il est tout à fait inutile de s'étendre dans des détails.

D. L. 26. — Seuls vos parents peuvent envoyer le colis gratuit, mais pas votre marraine. D'unanimité. — Il faut vous adresser à la commission supérieure.

G. L. — Vous n'êtes plus considéré comme mobilisé.

Sadi D. C. A. — L'allocation n'est jamais un droit. Tout dépend de la situation pécuniaire des intéressés que jugent souverainement les commissions. Vous pouvez faire appel.

VISITEZ les GRANDS MAGASINS DUFAYEL

PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ
Manteaux, Fourrures, Soierie
Toilettes pour théâtres subventionnés, etc.
Mobiliers par milliers, etc...

LE "TIP" remplace le Beurre

CHEZ TOUS MARCHANDS de BEURRE et COMEST. (1^{re} 55 le 1/2 kg.)

COMPAGNIE NATIONALE DE
Matières colorantes et Produits chimiques
Société anonyme en formation au capital de 40 millions de francs
divisée en 80.000 actions de fr. 500 chacune, dont 20.000
sont souscrites par les industriels formant le groupe fondateur.

Emission de 60.000 actions de fr. 500 chacune

PRIX D'ÉMISSION : Fr. 500 à verser comme suit :

1^{re} le premier quart, soit fr. 125, en souscrivant ;
2^e les trois autres quarts, lors de la répartition, du 2 au 5 décembre 1916.

La souscription sera ouverte le Mardi 24 novembre 1916

ET CLOSE LE MÊME JOUR

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS, 3, rue d'Antin.
BANQUE DE BORDEAUX, 4, rue Chaudrol.
BANQUE FRANÇAISE, 10, rue de la Paix.
BANQUE DE MULHOUSE, 5, rue de la Paix.
BANQUE NATIONALE DE CREDIT, 20, rue Le Pelletier.
BANQUE DES PAYS DU NORD, 23 bis, avenue de l'Opéra.
BANQUE PRIVÉE (LYON-MARSEILLE), 30-32, rue La Fayette.
BANQUE SUISSE ET FRANÇAISE, 30, rue La Fayette.
BANQUE DE UNION PARISIENNE, 7, rue Chaudrol.
COMPAGNIE ALGERIENNE, 50, rue d'Anjou.
COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTES, 14, rue Bergère.
CREDIT ALGERIEN, 10, place Vendôme.
CREDIT FONCIER D'ALGERIE et de TUNISIE, 43, rue Cambon.
CREDIT LYONNAIS, 49, boulevard des Capucins.
CREDIT MOBILIER FRANÇAIS, 30-32, rue Taubout.
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, 29, boulevard Haussmann.

A NANCY :

à la SOCIÉTÉ NANCÉIENNE de CREDIT INDUSTRIEL et de DEPOTS.

DANS LES DÉPARTEMENTS :

aux SECOURS SALES et AGENCES des mêmes établissements.

Toute souscription devra être accompagnée de :

1^{re} D'un bulletin signé par le souscripteur ;

2^e Du versement de 125 francs par titre, représentant le montant du premier quart par action souscrite.

Des bulletins de souscription sont tenus à la disposition des souscripteurs aux guichets des établissements ci-dessus.

Les souscriptions sont reçues dès à présent par correspondance mais pour un minimum de 10 actions.

Les souscriptions par listes ne sont pas admises.

Si le nombre des actions souscrites dépasse celui des 60.000 actions mises en souscription, il y aura lieu à répartition et à réduction proportionnelle. Au cas où le nombre des souscripteurs dépasserait celui des actions mises en souscription, il n'y aurait lieu qu'à des attributions unitaires, lesquelles seraient servies jusqu'à concurrence du disponible et dans l'ordre où les souscripteurs auront été reçus.

Les formalités de constitution de la Compagnie seront remplies aussitôt après la clôture de la répartition.

Les publications requises par la loi ont été faites au Bulletin des Annonces légales obligatoires du 13 novembre 1916.

Les formalités nécessaires pour l'application des dispositions législatives, notamment de la loi du 31 mars 1916, ont été déjà accomplies.

BACCALAUREATS, BREVETS, Licences, Professeurs, G^{es} Ecoles, Fonctions Publiques, Prép. chez soi.

Programme et Conditions de l'enseignement. Renseignements gratuits.

Rue Chardin

ECOLE UNIVERSELLE par Correspondance de Paris.

FEUILLETON DE L'ŒUVRE
Mercredi 15 novembre 1916

N° 12.

SCIPION PEGOULADE



par La Touchardière et Rodolphe Bringer

IV

COMMENT NUMA ESCOURBIGNAS FUT DÉBARRASSÉ DE SCIPION

(Suite)

— C'est un malentendu ! C'est un tout petit malentendu ! Je ne suis pas ce que vous croyez. Je suis un voyageur, un simple voyageur qui voyage pour son agrément personnel. Mon médecin m'a recommandé l'air de la montagne... Non, monsieur, non, je ne suis pas un policier. N'allez pas croire que je suis un policier. Je suis un touriste.

— Eh ! qui est-ce qui vous dit le contraire ? répondit un grand jeune homme rasé qui avait suivi les évolutions de Scipion, d'abord avec une certaine surprise, puis avec un amusement certain.

Ce grand jeune homme, nous ne voulons pas vous le cacher plus longtemps, était Numa Escourbignas. Il était assis sur l'unique fauteuil de la chambre ; et il avait sur ses genoux l'attrayante cousine Olympe, la fille de tante Léonie.

— Je pensais, je croyais..., bafouilla notre Scipion.

— Qui, vous êtes un vilain personnage, dit avec suavité Numa Escourbignas. Vous regardez par le trou des serrures pour voir des choses qui ne vous regardent pas... Attendez un peu. Je vais vous montrer ce qui arrive aux gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas.

Numa Escourbignas, ayant délicatement posé Olympe sur le lit, se leva et marcha sur Scipion. Si le héros de Chantepeie avait levé les yeux, il n'aurait pas manqué de remarquer la forte envie de rire que son adversaire avait beaucoup de peine à dissimuler.

Mais Scipion ne leva pas les yeux ; il tenait à se montrer très discret pour se disculper du reproche injuste qu'on venait de lui faire.

C'est évidemment dans cette même intention qu'il opéra une retraite précipitée ; un modèle de retraite stratégique qu'admirent plus tard tous nos critiques militaires. Sans avoir un seul instant exposé son flanc ni ses derrières à l'attaque de l'ennemi, il se replia avec une rapidité merveilleuse sur ses positions primitives. C'est-à-dire qu'il se trouva bientôt dans sa chambre, derrière une porte fermée, que cette fois, instruit par l'expérience, il tira de toutes ses forces.

Puis, bondissant sur l'armoire qu'il n'avait pu déplacer cinq minutes auparavant (le fait est incroyable et sans aucun doute, les historiens futurs l'expliqueront par un miracle) il l'enleva comme une plume et la plaqua devant l'issue par où il devait s'attendre à voir l'ennemi faire irruption.

Et alors, épuisé, mais triomphant, il se laissa tomber sur son lit en murmurant :

— Qu'ils y viennent maintenant !

Le danger immédiat était écarté. Cependant la situation n'était pas brillante pour l'avenir.

Que devait faire Scipion l'Africain ?

Il n'avait même pas la ressource de dénoncer à la gendarmerie le redoutable espion. C'est lui-même qui avait envoyé au diable, sur la route, les innocents gendarmes, à la recherche d'un improbable personnage déguisé en femme.

— Ah ! brouillon que je suis ! se dit-il. S'ils roulent encore, mes deux gendarmes doivent être arrivés à Pézenas. Et moi je suis ici à la merci d'un bandit armé d'un rasoir fraîchement affilé...

Le jour commençait à poindre. Scipion pensa très sérieusement à s'élever par la fenêtre, en nouant deux draps, comme dans les romans, et à fuir vers un pays où il put attendre tranquillement la fin de la guerre.

Car, enfin, il devait bien y avoir en France des villages dont les habitants n'auraient pas, comme les Cantepicois, la manie de l'envoyer accomplir sur le front des exploits impossibles ; et pas

d'avantage, comme les habitants de Saint-Martin-du-Palamart, la manie de regarder les paisibles touristes avec des alignements d'yeux rieurs.

Comme Scipion commençait à mettre son projet à exécution, on frappa bruyamment à la porte. Deux coups frappés ainsi : « Pagn ! Pagn ! »... deux coups « avé l'assent ».

— Qu'est-ce qui m'arrive encore ? se dit notre héros. Pourvu que l'espion n'ait pas fait le tour du palier !...

Et il s'écria :

— Qui est là ? Je dors !... Je vous dis que je dors...

Une voix très connue répondit :

— C'est moi, Pistoulaire !...

Ce n'était pas Blücher, c'était Grouchy.

Scipion bondit de joie, et s'écria :

— C'est du renfort ! Je suis sauvé !...

Il se précipita pour ouvrir.

— C'est vous, monsieur Pistoulaire...

Il fallait donc le dire. Je suis bien content de vous voir.

Il n'y avait pas à se méprendre sur la sincérité des sentiments de Scipion.

Mais M. Pistoulaire paraissait inquiet.

— Et Numa Escourbignas ? demanda-t-il. Tu l'as coffré ?

— Non, non, répondit Scipion. Pas encore. Il est là, à côté.

— Tu ne l'as pas fait arrêter ? dit M. Pistoulaire, d'un ton désappointé...

Je m'en doutais. C'est pour ça que je viens moi-même te secourir un peu. Mais qu'est-ce que tu as fichu de toute ta soirée ?

— Ce que j'ai fichu ? répondit Scipion exaspéré. Eh ! je voudrais vous y voir, vous, aux prises avec un individu des plus dangereux, qui veut cou-

per le cou à tout le monde *avé son* rasoir... Au point que les deux gendarmes se sont enfuis, épouvantés...

— Non ? fit Pistoulaire, en roulant des yeux effarés... Elle est bien bonne ! Elle est bien bonne !

— Si elle est bien bonne, allez-y voir vous-même ! Vous n'avez qu'à déplacer l'armoire à glace, là, à ouvrir la porte, et à entrer... Moi, je m'en vais pour ne pas voir ce qui va se passer. Seulement, je décline toute responsabilité, et je vous préviens. J'ai eu affaire à bien des espions dans ma vie, j'ai arrêté des malfaiteurs bien dangereux, mais je n'ai jamais rencontré d'espion plus sanguinaire et plus endurci que votre Numa Escourbignas. Et entêté comme une mule ! Il ne veut rien entendre, cet animal-là ; il ne comprend rien ! Il ne...

Scipion, soudain décontenancé, se tut. Pistoulaire pris d'une crise d'hilarité qui remplissait ses yeux de larmes et se couvrait son gros ventre de convulsions désordonnées, envoyait sur ses énormes cuisses des claques retentissantes ; ce qui est, chez les marchands d'huile, un signe indubitable d'allégresse.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Scipion.

Lorsque Pistoulaire put parler, il dit en s'essuyant les yeux :

— Non... Tu es trop bête ! Il faut que t'explique, parce que tu ferais encore des bêtises. Si j'avais su, je t'aurais expliqué tout de suite... Numa Escourbignas n'est pas un espion. Il vend de l'huile... C'est le représentant d'une grosse maison d'huiles qui me fait concurrence.

— Alors ?

(A suivre)

De minuit à 6 heures

ATTAQUES VIOLENTES sur la frontière roumaine

FRONT NORD ET NORD-OUEST. — (Communiqué roumain.) — Sur la frontière ouest de Moldavie, notre artillerie a réduit au silence l'artillerie ennemie dans la vallée du Trotus et de l'Uzu.

Entre la vallée de l'Uzu et dans celle de Casn, l'ennemi a attaqué sans discontinuer depuis le 29 octobre jusqu'à ce jour. Toutes ses attaques ont été repoussées de façon sanglante. Nous avons contre-attaqué et fait prisonniers 2 officiers et 81 soldats. Nous avons capturé trois mitrailleuses et du matériel de guerre.

Depuis la vallée de Putna jusqu'à Predeal, en dehors du bombardement d'artillerie et de légères actions, rien d'important à signaler.

Dans la vallée de la Prahova, bombardement intense d'artillerie.

Dans la région de Dragoslavele, l'ennemi a attaqué avec son infanterie et son artillerie lourde, obligeant nos troupes à céder du terrain sur la rive gauche.

Sur la rive gauche de l'Olt, l'ennemi a attaqué violemment : les positions sont passées de main en main ; finalement l'ennemi a fait des progrès avec forces nouvelles et supérieures ; nos troupes, à la suite de combats acharnés, se sont vues obligées de se retirer au sud de Bumbeste.

A Cerna, action d'artillerie et patrouilles d'infanterie.

Communiqué russe. — Dans la vallée des rivières Trotus, Oituz et Targu, les attaques ennemies ont été repoussées.

Dans la vallée de l'Oltu, l'ennemi a réussi à presser un peu les Roumains.

Dans la vallée du Jiu, l'ennemi s'est emparé du village de Boubacheti.

FRONT SUD. — (Communiqué roumain.) — Sur le Danube, rien d'important.

En Dobroudja, aucun changement.

Notre flottille est arrivée hier à Seimeni et a bombardé les troupes du flanc gauche de l'ennemi.

Communiqué russe. — Il n'y a pas de changement.

Les Serbes poursuivent l'ennemi

1.400 nouveaux prisonniers

Communiqué officiel de l'armée d'Orient. — La journée du 13 novembre n'a été marquée par aucune action d'infanterie.

La lutte d'artillerie s'est maintenue très vive de la Cerna au lac Priespa.

Le butin pris à l'ennemi par les troupes franco-serbes pendant les combats des 10, 11, 12 novembre comprend : 25 canons, dont 8 lourds, 21 caissons, et une grande quantité de fusils, grenades et matériel divers. Le chiffre des prisonniers dépasse actuellement 1.447, dont une vingtaine d'officiers, parmi lesquels un colonel.

Communiqué serbe. — Le 12 novembre, nos troupes, avec la coopération de leurs camarades français, ont continué la poursuite de l'ennemi vers le nord. Le village d'Iven est tombé entièrement entre nos mains. Nos troupes de ce jour sont : seize canons de campagne, vingt et un caissons, quatorze avant-trains, une grande quantité de munitions d'artillerie et d'infanterie, beaucoup de fusils et autre matériel de guerre. Les prisonniers ne sont pas encore dénombrés.

Les cadavres ennemis, en très grand nombre, couvrent le champ de bataille et prouvent que les Bulgares ont essuyé ici une grande défaite, pareille à celle du Katakhalam.

Deuxième communiqué serbe. — Le 13 novembre, combats sanglants sur la Cerna qui ne sont pas encore terminés.

L'ennemi se défend avec opiniâtreté, de sorte que certaines tranchées passent successivement de mains en mains.

A la fin de la journée, nous avons gardé définitivement les positions ennemies conquises et très importantes près de Tezars. Outre les pertes énormes infligées à l'ennemi, nous avons fait 1.000 nouveaux prisonniers, dont la majorité sont des Allemands.

Parmi les prisonniers se trouve un commandant de bataillon et plusieurs officiers allemands.

Les détails manquent sur le butin, qui est cependant important.

OFFENSIVE REPOUSSEE dans les Carpathes boisées

Pétrograd, 14 novembre. — Communiqué du grand état-major. — Front Occidental. — Sur la Narajouka, dans la région des villages de Lipitza et de Svistelniki, reconnaissance d'éclaireurs, feux d'artillerie et de lance-mines.

Dans les Carpathes boisées, l'offensive ennemie dans la région de Jawornik et au sud du mont Onewi a été repoussée par notre feu.

Front du Caucase. — Il n'est rien survenu d'important.

Activité de l'artillerie sur le front italien

Rome, 14 novembre. (Commandement suprême.) — Sur le front du Trentin, activité des deux artilleries.

La nôtre a entravé les mouvements de colonnes et de chariots ennemis, dans le Vallarica, dans les zones de Folsanto et de Folgaria et sur les plateaux de Tonezza et d'Asiago.

Des avions ennemis ont tenté avec persistance des reconnaissances sur notre territoire. Ils ont été chassés par le feu des batteries antiaériennes et attaqués par nos avions.

Dans le haut Vanoi, une escadrille ennemie est parvenue à lancer des bombes sur le canal Sanbovo, tuant deux soldats et quelques quadrupèdes.

Le long du reste du front jusqu'à la mer, actions d'artillerie par endroits.

Sur le Carso, notre infanterie a rectifié en avançant quelques secteurs du front.

Sur le nouveau terrain que nous avons gagné, nous avons capturé un mortier et quelques lance-bombes, avec des munitions.

Dans la soirée du 12 novembre, des hydravions ennemis ont lancé des bombes sur Ravenna, Pontelagoscuro, Polesella, Magnavacca, Ariano et Polesine.

Il n'y a ni victimes ni dégâts.

Des escadrilles d'avions ennemis ont également accompli hier des raids sur Romane, Vermeigliani et Doberdo.

Un avion essayant d'attaquer un de nos ballons-observatoires a été atteint par le tir de notre artillerie et est tombé en territoire ennemi vers Nabresina. — CADORNA.

AU DARFOUR

La fin d'Ali-Dinar

A maintes reprises les services de propagande allemande ont célébré les exploits du grand-émir du Darfour, Ali-Dinar, qui avait envahi la vallée du Nil et en chasser les Anglais.

Egaré par son ambition et trompé par les conseils de nos adversaires, Ali-Dinar s'est engagé dans une lutte inégale contre les forces britanniques. Ecrasé dans une première rencontre, en mai 1916, il avait été chassé d'El-Fasher, sa capitale, et était réduit à errer avec quelques partisans dans la partie montagneuse de son ancien domaine. Le campement où le fugitif s'était réfugié avec quelques fidèles a été découvert par 300 mécaniciens anglais. Ses compagnons de lutte furent aisément mis en déroute et Ali-Dinar a été tué.

Voici le communiqué qui a été fait à ce sujet par le gouvernement britannique :

Un détachement de trois cents Egyptiens a été envoyé en octobre de El-Fasher pour poursuivre une bande de rebelles, commandés par l'ancien imam Ali-Dinar.

De Dibis, le détachement se dirigea à 118 milles à l'ouest de cette ville sur Kulme, où il arriva le 3 novembre. Mais le corps principal de l'ennemi s'était retiré à l'ouest, vers Sugai.

Les quelques indigènes restés à Kulme n'ont pas fait grande résistance et nous avons pris 100 fusils et 300 chameaux.

Notre cavalerie, lancée, poursuivait et atteignit les rebelles le 6 novembre. Ali-Dinar fut tué.

Le dénombrement à ce jour donne pour nos prises 200 hommes, 340 fusils, 2.500 cartouches, environ 6.000 têtes de bétail et quelques chevaux, de l'ivoire et des grains.

On ne signale aucune perte de notre côté.

LA SITUATION EN GRÈCE

La Chambre illégalement élue SE RÉUNIT ET S'AJOURNE

Ainsi que nous l'annoncions avant-hier, la Chambre grecque s'est réunie lundi pour se séparer immédiatement. Le président provisoire a déclaré, en effet, que le quorum n'était pas atteint et que les députés seraient ultérieurement convoqués. La séance a été levée aux cris de : « Vive le roi ! Vive la Constitution ! Vive la Nation une et unie. »

La Chambre s'est ajournée sine die.

Les empires centraux

Rome, 14 novembre. — Suivant une dépêche d'Athènes, les ministres d'Autriche-Hongrie et de Bulgarie ont déclaré que leurs pays s'associent avec l'Allemagne pour la protestation transmise au gouvernement grec contre la remise du matériel de guerre grec à l'Entente.

Le gouvernement national et l'Angleterre

Londres, 14 novembre. — Répondant à une question qui lui a été posée aux Communes au sujet des relations de l'Angleterre avec les deux gouvernements qui semblent maintenant exister en Grèce, lord Robert Cecil a dit :

L'autorité de M. Venizelos s'exerce sur la Grèce nouvelle et sur les îles tandis que le gouvernement d'Athènes maintient sa juridiction sur la Grèce ancienne. Le gouvernement de M. Venizelos est considéré comme une autorité de facto dans les districts où cette autorité est établie.

M. Ronald Madgeil ayant demandé si la reconnaissance du gouvernement de M. Venizelos avait été officiellement notifiée à celui-ci, lord Robert Cecil a répondu affirmativement.

LA GUERRE SOUS-MARINE

Bateaux coulés

Le vapeur anglais Sarah Radcliffe, chargé de denrées pour le compte du gouvernement britannique, a été torpillé et canonné par un sous-marin ennemi. Après avoir reçu vingt coups de canon, le Sarah Radcliffe coula sans que rien pût être sauvé de son chargement. L'équipage, de 28 hommes, recueilli par le vapeur norvégien Hudin venant de Newcastle a été débarqué.

La goélette Saint-Nicolas, de Granville, a été coulée lundi dernier par un sous-marin. L'équipage, composé de neuf hommes, a été sauvé.

Londres, 14 novembre. — Le Lloyd annonce que les chalutiers Our-Boys et Superb ont été coulés ; les équipages ont été débarqués.

Christiania, 14 novembre. — Le consul de Norvège à Bilbao annonce que les steamers Carma de Trosberg et Tripal de Drammen ont été coulés ; les équipages ont été sauvés.

LA GUERRE AÉRIENNE

Un raid britannique

Salonique, 13 novembre. — Une escadrille d'avions anglais a bombardé, avec succès, les campements ennemis situés autour de Ciflik.

Des bombes sur Le Caire

Le Caire, 13 novembre. — (Communiqué officiel.) — Pour répondre au raid effectué par douze de nos avions contre Birsaba-Maghada, le 11 novembre, raid au cours duquel les établissements militaires, seuls visés naturellement, furent fortement endommagés, un avion ennemi a lancé ce matin neuf bombes sur les quartiers commerciaux et les habitants du Caire. L'ennemi poursuit ainsi son principe de diriger ses attaques non seulement sur les buts militaires (ainsi que le veut le droit international), mais sur les domiciles des personnes inoffensives appartenant à la population civile.

Accident d'électricité

Par suite de la remise en marche de deux machines à la station électrique, 13, rue Pasquier, trois plaques de regard situées : 47, faubourg Saint-Honoré, 22, rue Miromesnil et 13, rue Saint-Florentin, ont sauté. Il n'y a pas eu d'accident de personnes.

Les vitres de la marquise du restaurant Vatel, 13, rue Saint-Florentin, ont été brisées.

L'interruption de l'éclairage est due à un court-circuit qui s'est produit vers dix-sept heures vingt.

3 HEURES DU MATIN

Après les communiqués

DERNIÈRES NOUVELLES DES FRONTS

Nos alliés anglais ont poursuivi, hier, l'offensive qu'ils avaient déclenchée sur l'Ancre. Au cours des combats d'hier, ils ont encore fait de notables progrès ; ils se sont notamment emparés du village de Beaucourt.

Cette très brillante opération leur a valu, jusqu'ici, plus de 5.500 prisonniers.

Voilà un très beau résultat obtenu avec le minimum de pertes, grâce à un emploi très habile de l'artillerie.

Les Allemands passent avec leur déjaillance :

« Des deux côtés de l'Ancre, disent les journaux allemands, se sont livrés des combats acharnés. Les Anglais ont lancé contre nos positions de fortes attaques sous le feu concentré d'obus de gros calibres. L'ennemi a réussi à nous repousser de Beumont-Hamel et de Sainte-Croix-Divion, ainsi que des lignes adjacentes jusque dans une position préparée d'avance. »

« Notre défense acharnée, ajoute la presse de Cologne, nous a occasionné aussi des pertes importantes. »

Rarement les Allemands ont consenti à avouer l'importance de leurs pertes. Il leur a fallu, hier, un motif sérieux pour le faire.

Des combats très violents et à alternatives diverses sont engagés sur le front oriental.

Au sud de Toelgis, les troupes bavaroises et austro-hongroises attaquent avec vigueur nos alliés. Jusqu'ici, elles sont contenues.

Sur le front roumain, les armées de Falkenhayn, après plusieurs jours d'une offensive acharnée, poursuivie avec un matériel puissant d'artillerie, ont obligé les Roumains à reculer un peu sur la rive gauche de l'Olt.

Le silence se fait subitement sur ce qui se passe en Dobroudja. Ni les Russes, ni les Roumains, ni les Allemands n'annoncent de nouvelles batailles. Dans tous les communiqués radiotélégraphiés hier de Cologne et de Budapest, de Pétrograd et de Bucarest, on trouve la même formule : « Situation sans changement. »

Par contre, la nouvelle offensive serbe a produit d'excellents résultats. Nos valeureux petits alliés, aidés par nos fantassins, ont remporté une véritable victoire.

Les Allemands se contentent de signaler, d'une part, que des escarmouches se sont produites avec de l'infanterie et de la cavalerie française ; et, d'autre part, que des combats continuent dans la plaine de Monastir.

La situation de Salonique, qui a fait l'objet d'une étude spéciale du ministre de la guerre au cours de son voyage en Orient, retient plus que jamais l'attention des Alliés.

EN AUTRICHE

Un office de l'alimentation DU PEUPLE

Genève, 14 novembre. — La Wiener Zeitung publie un manifeste de l'empereur von Kober ainsi qu'une ordonnance du ministre commun concernant la création d'un office indépendant pour l'approvisionnement du peuple, avec des compétences très étendues. Son président sera M. Oscar Kokslein, directeur des finances à Vienne. Le nouvel office est placé sous la dépendance immédiate du président du conseil qui en assumera la responsabilité.

Le ravitaillement de la Suisse

La réponse à la note de l'Entente

Berne, 14 novembre. — Dans sa séance d'aujourd'hui, le Conseil fédéral s'est occupé, entre autres choses, de la réponse à la récente note de l'Entente.

Le texte définitif de cette réponse sera vraisemblablement arrêté demain, dans une séance extraordinaire.

NOUVELLES DIVERSES

Londres, 14 novembre. — En réponse à une question du député Dalziel, M. Bonar Law a déclaré à la Chambre des Communes que le premier ministre étudiait la question de la possibilité d'une séance secrète.

Pétrograd, 14 novembre. — La Douma a ouvert aujourd'hui sa cinquième et dernière session.

Ottawa, 14 novembre. — Il est probable que sir George Perley succédera à M. Hughes comme ministre de la milice. La démission de M. Hughes, coïncidant avec l'arrivée du duc de Devonshire, est assez commode.

Les Spectacles

THEATRES

Opéra — Demain : Brisis ; La Korriganne.
Comédie-Française. — 8 h. — On ne badine pas avec l'amour ; L'Été de la Saint-Martin.
Opéra-Comique. — Demain : Werther.
Orléans. — 8 h. — Le Carnaval des Enfants ; Un Client sérieux.
Variétés. — 8 h. 15. — Kili (Max Dearly).
Gymnase. — 8 h. 30. — La petite Dactyle.
Porte-Saint-Martin. — 8 h. — L'Amazone.
Ambigu. — 8 h. 30. — La Roussotte.
Athènes. — 8 h. 30. — L'Amie de Brindan.
Sarra-Bernhardt. — 8 h. — La Dame aux Camélias.
Antoine. — 8 h. 30. — Une Amie d'Amérique.
Châtelet. — 8 h. — Les Exploits d'une petite Française.
Palais-Royal. — 8 h. 30. — Madame et son Filleul.
Bouffes. — 8 h. 30. — Faisons un rêve.
Les Capucines. — 8 h. 30. — Tambour battant !
Rejane. — 8 h. 30. — Mister Nobody.
Renaissance. — 8 h. — Le Choupi.
Scala. — 8 h. — La Dame de chez Maxim's.
Apollo. — 8 h. — La Demoiselle du Printemps.
Michel. — 8 h. 30. — Une femme, six hommes et un singe.
Eldorado. — 8 h. 30. — All right ! revue de Rip.
Grand-Guignol. — 8 h. 30. — La Marque de la bête.
Théâtre-Lyrique. — 8 h. — La Mascotte.
Tr. Albert. — 8 h. 30. — L'Affairé de la Maison-Rouge.
Tr. Impérial. — 8 h. 30. — Voyage du Prince Mamout.
Cluny. — 8 h. 15. — Un lycée de jeunes filles.

MUSIC-HALLS ET CONCERTS

DUQUE et GABY

Débuteront vendredi

AUX FOLIES-BERGÈRE

dans

L'ARCHIDUC DES FOLIES-BERGÈRE

M. Raphaël Beretta, directeur des Folies-Bergère, de l'Olympia et du Casino de Paris, qui depuis plus de quinze jours, parcourt les music-halls du Royaume-Uni, a télégraphié hier, à Londres :

Direction Olympia, Paris.

« Annoncez sans retard à nos fidèles habitués qu'après avoir vu les célèbres danseurs Duque et Gaby, qui viennent de triompher dans tous les grands centres du Nouveau-Monde, ils vont débarquer à Paris, à l'Olympia, où ils donneront, à partir de dimanche, une série de représentations d'un grand intérêt. Duque et Gaby débiteront des valises dans L'Archiduc des Folies-Bergère, où ils ne paraîtront que durant deux semaines seulement. Inutile de vous dire combien je suis heureux d'avoir pu négocier cette belle affaire et la grande satisfaction que j'éprouve de pouvoir présenter à nouveau ces deux brillants artistes aux Parisiens. A bientôt ! »

RAPHAËL BERETTA.

La relâche hebdomadaire. — Conformément aux instructions ministérielles, les portes des music-halls et concerts parisiens demeureront closes aujourd'hui, ainsi que tous les mercredis. Bien que demeurant fermés, les trois établissements : Folies-Bergère, Olympia et Casino de Paris conserveront cependant leurs bureaux de location ouverts de 11 h. à 17 h. pour les représentations, matinée et soirée du lendemain et des jours suivants.

FOLIES-BERGÈRE (Gut. 02-59), à 8 h. 30. L'Archiduc des Folies-Bergère. Mat. jeudis, samedis et dimanches.
OLYMPIA (Cent. 44-03), à 8 h. 30 et à 8 h. 30. Spect. de music-hall. 20 vedettes d'élite. (Nord 07-60). La revue On les a ! de MM. Quinel et Moreau. La belle Loula de Bonza.
CASINO DE PARIS (Cent. 86-35), à 8 h. 30 et à 8 h. 30. Donnant et le Roi de Camembert, avec Dorville.
MAYOL. 8 h. 30. Mayol chante chez lui.
GAITE-ROCHEBOURG. 8 h. 30. C'est rien bath ! revue.
ELDORADO. — 8 h. 30. — Drame.
BA-TA-CLAN. — 8 h. 30. — Ca murmure, revue.
CONCERT SINGA. 8 h. 30. — La divette Dania-Daria.
ALHAMBRA. — 8 h. 20. — Attractions diverses.

CINEMAS

GAUMONT-PALACE 8 h. 20. La Flamée. Mme J. Hading et M. Raphaël.
FLO. de la Comédie-Française. Loc. : 4, rue Forest.
de 11 à 17 h. (Tel. Marcadet 16-73). A 2 h. 20, 14. Flamée, mat. pop. à tarif red. 0.30 à 1 f.
OMNIA-PATHE La Reine Margot. Le Masque aux dents blanches. Teddy mange du pain.
ELECTRIC-PALACE 5, bd des Italiens. Paris. d'après A. Dumas. Charlot, etc.
VAUDEVILLE Crésus ; les chasses du duc de Montpensier ; Sur la Somme.
AUBERT-PALACE 24, bd des Italiens. La Flamée. Carole rouge. Nouv. Journal.
TIVOLI-CINEMA La Reine Margot. Le Masque aux dents blanches. Tivoli-Journal.

Le gérant : VICTOR ATKINSON.

Société anonyme des Imprimeries WELHOFF et ROCH 16-18, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris.

MAXIMA BIJOUX ANTIQUITÉS OBJETS D'ART AUTOS 3, Rue Taibout, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100. PARIS

VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX DE CHAPOTEAUT. FORTIFIANT STIMULANT. Recommandé spécialement aux CONVALESCENTS, ANÉMIÉS, NEURASTHÉNIQUES, Etc., Etc. Dans Toutes les Pharmacies. VENTE EN GROS : 6, RUE VIVIANNE, PARIS.

LA BOITE 1.60 LE PLUS EXQUIS DES DÉJEUNERS DU MATIN **BANANIA** USINE MODELE A COURBEVOIE SEINE TEL: 384

(50 Centimes) LE JEUDI 16 NOVEMBRE, DANS SON PREMIER NUMÉRO (50 Centimes) **LA GUERRE AÉRIENNE** ILLUSTRÉE commencera la publication du CARNET DE GUERRE donnera, en hors-texte, un SUPERBE PORTRAIT EN HÉLIOGRAVURE DE **BRINDEJONG DES MOULINAIS** **GUYNEMER** EN SOUSCRIPTION : Six mois (26 n°) : 12 fr. (au lieu de 13 fr.) ; Un an (52 n°) : 23 fr. (au lieu de 26 fr.) — Ces prix seront augmentés à partir du 1er Décembre.

Femmes: FANDORINE Retards, Hémorragies, Malaises. Flac. n°101. Fl. d'essai n°51. — Labor. 2, R. Valenciennes, Paris.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER Rue de Rivoli, 53, PARIS Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LA HERNIE N'EXISTE PLUS pour celui qui assure la réduction intégrale de son infirmité par le nouvel Appareil sans ressort de A. CLAVERIE, le seul appareil sérieux, efficace, pratique et vraiment perfectionné. Lire le Traité de la Hernie, envoyé gratis par M. A. CLAVERIE, 234, Faubourg-Saint-Martin, PARIS Applications tous les jours de 9 h. à 7 h.